



Une Lanterne

N°191



1° lecture

du livre de la Sagesse (Sg 9, 13-18)

Quel homme peut découvrir les intentions de Dieu ? Qui peut comprendre les volontés du Seigneur ? Les réflexions des mortels sont incertaines, et nos pensées, instables ; car un corps périssable appesantit notre âme, et cette enveloppe d'argile alourdit notre esprit aux mille pensées. Nous avons peine à nous représenter ce qui est sur terre, et nous trouvons avec effort ce qui est à notre portée ; ce qui est dans les cieus, qui donc l'a découvert ? Et qui aurait connu ta volonté, si tu n'avais pas donné la Sagesse et envoyé d'en haut ton Esprit Saint ? C'est ainsi que les sentiers des habitants de la terre sont devenus droits ; c'est ainsi que les hommes ont appris ce qui te plaît et, par la Sagesse, ont été sauvés.

La version grecque de la Bible (celle des Septante), peut être considérée comme une Bible juive, parce qu'elle fut traduite par des maîtres du judaïsme à l'attention de la communauté juive de langue grecque, écrit Marc-Alain Ouaknin (*philosophe, écrivain et rabbin, né en 1957 à Paris*). Cependant, ajoute-t-il, cette Bible grecque diffère dans sa structure et son contenu de son original hébreu. L'ordre des livres ne suit pas le « canon » hébraïque et l'on trouve un ensemble de livres qui n'apparaissent pas dans la liste de ce « canon » qui les considère comme « extérieurs » ou « apocryphes » (= dont l'authenticité n'est pas prouvée, mais dont le message n'est pas contraire à la foi et peut aider à la réflexion et à l'approfondissement de la Révélation biblique). Le « Livre de la Sagesse de Salomon », dit plus communément « Livre de la Sagesse », est l'un d'eux.

L'auteur se présente comme Salomon en personne, et c'est à ce titre qu'il s'adresse en premier aux grands de ce monde pour les exhorter à vivre en conformité avec la « sagesse de Dieu ». Mais il s'agit là d'une fiction littéraire, souvent utilisée par certains auteurs anonymes bibliques pour donner du poids à leur œuvre.

Ce livre ne peut remonter au-delà de l'an 50 avant l'ère chrétienne, écrit André Chouraqui. Certains pensent même qu'il est contemporain du règne de l'empereur Caligula (37-41 après J-C.), voire même de Claude (41-54 ap. J-C.).

L'auteur se fonde sur l'héritage intellectuel de Platon, d'Aristote et des stoïciens pour donner une consistance rationnelle à la pensée hébraïque. Il fait entrer des éléments de la pensée grecque dans la vision sémitique de l'être humain et du monde. La langue et les tournures d'esprit de l'auteur sont hellénistiques. Déjà, les traducteurs de la Septante avaient utilisé des mots grecs et par eux, des notions ont petit à petit noyé voire effacé celles de la pensée de l'homme de la Bible.

Le passage que nous lisons est très révélateur en ce sens. « L'homme mortel, ... le corps périssable qui appesantit notre âme, ... l'enveloppe d'argile qui alourdit », sont des notions étrangères à la pensée sémitique (biblique). Pourtant ces notions issues de la philosophie grecque ont perverti ce qui était typique de la vision biblique de l'être humain. Cela s'est fait à Alexandrie, où la Bible hébraïque fut traduite et où vivait l'auteur du Livre de la Sagesse.

Cette ville, capitale intellectuelle du monde antique au 1° siècle avant notre ère, rassemblait toutes les tendances de pensées de l'époque, tous les systèmes s'y côtoyaient et les tendances au syncrétisme (mélange d'idées) s'y affirmaient.

Ainsi, tout en voulant défendre la sagesse biblique, les auteurs ont du utiliser le vocabulaire de leurs contemporains. C'est par là que, petit à petit, la pensée biblique a été altérée !

Evangile selon saint Luc (Lc 14, 25-33)

(25) De grandes foules faisaient route avec Jésus ; il se retourna et leur dit : (26) « Si quelqu'un vient à moi sans me préférer à son père, sa mère, sa femme, ses enfants, ses frères et sœurs, et même à sa propre vie, il ne peut pas être mon disciple. (27) Celui qui ne porte pas sa croix pour marcher à ma suite ne peut pas être mon disciple. (28) En effet, qui d'entre vous, voulant bâtir une tour, ne commence par s'asseoir pour calculer la dépense et voir s'il a de quoi aller jusqu'au bout ? (29) Car, si jamais il pose les fondations et n'est pas capable d'achever, tous ceux qui le verront se moqueront de lui (30) et diront : 'Voilà un homme qui a commencé à bâtir et n'a pas été capable d'achever son œuvre !' (31) Et quel est le roi qui, partant en guerre contre un autre roi, ne commence par s'asseoir pour voir s'il peut, avec dix mille hommes, affronter l'autre qui marche contre lui avec vingt mille ? (32) S'il ne le peut pas, il envoie, pendant que l'autre est encore loin, une délégation pour demander les conditions de paix. (33) Ainsi donc, celui d'entre vous qui ne renonce pas à tout ce qui lui appartient ne peut pas être mon disciple. » [(34) Il est donc bon le sel ; mais si même le sel perd sa saveur, avec quoi la lui rendra-t-on ? (35) Il n'est propre ni pour la terre, ni pour le fumier ; on le jette dehors. Que celui qui a des oreilles pour entendre, entende !]

En lisant ce texte, on se rend bien compte que les versets 28 à 32 ont été ajoutés au texte primitif de Lc, (tiré du Doc Source), où le verset 33 faisait suite au verset 27. Cet ajout reprend un thème de la sagesse populaire : il faut réfléchir avant d'agir. En insérant deux petites paraboles, l'ultime rédacteur de Lc veut insister sur le fait que, avant de se décider à devenir disciple de Jésus, il faut réfléchir et voir si l'on est capable de vivre les renoncements que ce choix exige. Il apparaît que les versets 25, 26 et 33 (dont le thème est « mon disciple ») forment une unité qui terminait l'enseignement de Jésus du chapitre 12 (lu le 20^o dimanche - Lanterne 188 -) où Jésus annonçait des divisions dans les familles, dues au choix de l'Évangile. (P. Benoît et Boismard)

Le v 25, avec les foules, la marche, l'attitude de Jésus est une création typique de Lc. S'ensuit une paire de paroles de Jésus, une sur « la famille » et l'autre sur « porter sa croix ». Indépendantes l'une de l'autre (comme le montre l'Évangile de Thomas), ces paroles ont été regroupées plus tard par la tradition. Mais là où Mt a atténué la dureté de Jésus (il écrit *aimer plus*), Lc, fidèle à l'original, parle de *haïr* - que les traductions atténuent aussi en utilisant le verbe *préférer*.

Puis, c'est une paire de paraboles : une sur la tour et une sur la guerre. Elle font partie de ce que l'on appelle « le bien propre de Lc », une source indépendante dont l'auteur aime les récits ou exemples qui vont par deux. Le rédacteur a ressenti un vide (pas de comparaison, pas d'application, la signification est laissée à la sagacité du lecteur), c'est pourquoi il a ajouté le verset 33 : *Ainsi donc ...* qui n'apprend rien de nouveau, écrit F. Bovon, mais rappelle l'essentiel et met les points sur les « i ». C'est une sentence sur le renoncement aux biens.

Sans que l'on sache bien pourquoi, Lc ajoute, sans transition, deux versets sur le sel, transmises par les trois synoptiques (Mt, Mc & Lc). Il faut noter que la traduction « perdre sa saveur » cache la finesse originale : « devenir fou ».

On notera le lien avec le provençal « fada » (fou) et l'adjectif « fade » !

Lc conclut par une sentence connue (v 35b).

Le verset 26 s'enchaîne très bien au suivant car il marque une progression : il ne s'agit pas de « marcher avec Jésus » ou de « venir à lui », il faut rompre avec le passé. On ne peut avoir le cœur divisé, tiraillé en arrière et en avant. On ne peut servir deux maîtres. Il faut choisir ; et choisir, c'est « renoncer », ou plutôt « se séparer ».

En recourant au verbe « haïr », le texte choque, révolte. Nous sommes bel et bien face à l'homme Jésus, un sémite qui aime les oppositions marquantes, les contrastes, alors que les autres peuples usent du comparatif de préférence : aimer moins, aimer mieux, aimer plus...

Lc qui cherche toujours à garder au mieux l'original par souci de respect, a refusé de traduire « haïr » comme l'a fait Mt. Il garde du coup la « charge » de vérité du texte (charge comme une charge électrique). Il sait que tout ce qui reste du passé et n'a pas été coupé, est source de tensions, d'irritation, de conflits intérieurs qui peuvent mener, à un moment, à une impossibilité d'aller plus loin, et de revenir en arrière, tel l'élastique qui, s'il n'est pas coupé, ramène brutalement à son point d'attache ! Mais Jésus ne propose pas de vouer sa famille au mépris. Il se réfère à la Loi qui impose un amour prioritaire pour Dieu ; il sait que le milieu familial peut refermer un individu sur lui-même ; il connaît aussi l'usage des Lévites qui devaient quitter leur famille, comme les exigences de la communauté de Qumran où il fallait tout quitter !

Pour Jésus, « haïr », c'est couper le cordon affectif. La « haine » en question n'est pas un sentiment, mais un acte. Cela pose la question : Finalement, qu'est-ce qu'être disciple ? Notons-le, écrit F. Bovon, le texte ne parle pas de « devenir disciple », car cela suggérerait que ce « devenir » dépendrait de nous. Être disciple, c'est être accepté par le Maître. Pour cela, il faut être ici et non pas ailleurs, attentif et non pas distrait, prêt à apprendre non pas la sagesse humaine, mais divine. Il ne s'agit pas d'un apprentissage intellectuel, mais global : de la tête, du cœur, de la volonté, du corps. C'est pour le faire comprendre que le Nouveau Testament recourt à diverses images : se dévêtir (*Vous vous êtes dévêtus du vieil homme pour revêtir l'homme nouveau* : Col 3,9) ; mourir (*Faites mourir ce qui appartient à la terre* : Col 3,5 & *Nous sommes morts au péché* : Rm 6,2) ; quitter (Mc 10,39) ; oublier ce qui est derrière (Ph 3,13) ; haïr (ici, en Lc 14,26).

Pour adhérer à la communion que propose Jésus, il faut une rupture avec ce qui nous tient le plus à cœur. Quand elle est opérée, le tunnel du vendredi saint traversé, la lumière de Pâques permettra d'aimer son prochain, famille comprise, non comme un système clos, mais comme parents en Christ et créatures de Dieu. Mais il ne faut pas brûler les étapes.

« Sans me préférer ... à sa propre vie, sans renoncer à sa propre vie, ... à lui-même, etc. » On a souvent, et on le fait encore, interprété cette phrase comme une invitation à renoncer à soi ou à soi-même. Le texte parle de *sa propre vie*. L'idée sous-jacente est de ne pas avoir peur d'affronter la mort au nom de l'Évangile. Il ne s'agit pas ici d'une phrase écrite après Pâques. Il est fort probable qu'elle transmette une parole de Jésus, qui n'aura pas peur d'affronter la mort, au nom de la fidélité à son message. Tenir certains propos, critiquer certaines pratiques, amène parfois à être éliminé. Cela ne doit pas faire peur au vrai disciple ! L'interprétation « renoncer à soi » n'est donc pas juste. En se référant à d'autres passages, cette « traduction » est fautive. Car il faut faire une différence entre « soi » et « moi » ! Le « moi », c'est l'« égo », la carapace qui enferme le « soi » qui est, lui, le centre de l'être, le point de jonction entre la personne et Dieu. Renoncer à son « égo » oui ! Mais surtout pas renoncer à « soi » !

Nous savons, par l'exemple que Jésus a donné, que la meilleure défense du disciple pour engager le combat face aux forces hostiles à Dieu, ce n'est pas l'autodéfense, comme construire une tour de guet pour prévenir toute attaque extérieure, ni le surarmement guerrier contre l'ennemi, mais la foi en Dieu.

Pour Jésus, la pensée (exagérée volontairement par des images), c'est que tout bon disciple doit éviter de mettre son avenir dans des biens terrestres et éviter de se fier à ses seules capacités humaines pour s'abandonner dans la main de Dieu.

Le salut n'est pas une conquête de l'être humain, écrit Michel Hubaut, mais un don de Dieu que peut accueillir celui qui a un cœur de pauvre !

En reprenant, pour clore ce chapitre, l'avertissement déjà donné par Jésus en 8,8 : *Que celui qui a des oreilles pour entendre, entende*, l'évangéliste veut souligner encore une fois l'importance de l'appel de Jésus.

Lc enfile ici, en forme de conclusion, le passage sur le sel, écarté par la liturgie [*mais que j'ai ajouté*] : *Il est donc bon le sel*, dit Jésus. Dans le contexte de Lc, cela signifie qu'être disciple est une bonne chose, car c'est être en accord avec la volonté de Dieu, en harmonie avec le royaume. Que le sel perde de sa saveur est, semble-t-il chimiquement impossible.

Si le disciple a su calculer, se « séparer » des siens, de ses biens et de son « moi », s'il s'est préparé au martyre (c'est le sens du v 27), il est un « bon » disciple, comme le sel est une bonne chose (il conserve et assaisonne). S'il a perdu la sagesse de l'Évangile, il n'est bon à rien, il est sel sans sel. Au lieu de regarder le Royaume qui vient, il regarde en arrière, il s'est perdu et fini par se situer en dehors de la communauté, écrit Hugues Cousin.

Jésus utilise ici un exemple excessif. La sagesse populaire sait que le sel ne perd pas sa saveur. Imaginons l'impossible que propose Jésus, imaginons que le sel ne sale plus, imaginons un sel dessalé : il ne sert plus à rien. Par contre, qu'un disciple perde sa sagesse, le goût de l'Évangile, cela est possible. Dans ce cas, le disciple devient fou (c'est dans le texte grec : si le sel devient fou), insipide, fade... il n'y a plus qu'à le jeter dehors. Cette sentence de l'excommunication s'appliquait déjà à Qumran et dans le Judaïsme. L'Église la gardera !

Homélie pour le 23^e dimanche du t. o. (le 8/09 ; 10h00 : Fabrezan ; N-D de Consolation)

L'évangile que nous venons d'écouter s'adresse à ceux qui veulent être des disciples de Jésus. Trois fois, en effet, celui-ci utilise l'expression *être mon disciple*. Pour la plupart d'entre nous, être chrétien, c'est être baptisé, être allé au catéchisme, participer à la messe selon nos possibilités. C'est aussi être attentif aux autres, au sein de sa famille, de sa communauté, de son village, de la société. Or Jésus ne parle pas de tout cela. Pour lui, être disciple, être chrétien, c'est avant tout une remise en cause des repères fondamentaux et de l'attachement à sa propre vie !

Mais pourquoi nous demande-t-il de le préférer à tout notre environnement naturel, père, mère, époux, épouse, enfants, frères et sœurs, compagnon, compagne, amis, qui sont nos racines humaines ? Pourquoi le préférer à tout ce que nous avons dans la vie pour nous situer, nous identifier, nous repérer, nous sécuriser ? Un détail frappe dans le texte, c'est le possessif : « son » père, « sa » mère, « sa » famille, « sa » vie... !

On peut se demander alors si Jésus ne nous invite pas tout simplement à abandonner nos attitudes possessives parce qu'elles ne reposent pas sur l'amour vrai qui est la consistance-même du Royaume ! Il s'agit donc de nous défaire de nos envies de posséder les autres, d'arrêter de vouloir nous servir d'eux à des fins égoïstes. Pour cela, inutile de faire des efforts ! Car il n'y a qu'un chemin pour y parvenir : c'est de vivre ce que la vie nous apporte et que parfois, peut-être souvent, et même toujours pour certains, nous refusons d'intégrer, de lire, d'accepter, en fuyant la réalité !

Mais Jésus dit aussi que celui ou celle qui ne porte pas sa croix ne peut être reconnu par lui comme un disciple. Littéralement, il faudrait traduire : *Celui qui ne soulève pas son poteau*. Derrière cette image, Jésus dit quelque chose de fort. Qu'est-ce que ce *poteau*, que l'on traduit par *croix* ? Pour trouver le sens de ce mot, il faut le lier au verbe qu'il complète : Jésus parle de *soulever son poteau*. Il s'agit donc de quelque chose à quoi nous sommes rivés et dont nous ne pouvons pas nous séparer et qui, tel un pieu enfoncé, nous empêche d'avancer. Jésus nous demande, non pas de nous en détacher (puisque cela est impossible) mais de le soulever et de le porter, pour pouvoir avancer sur notre chemin de vie et pouvoir être disciple.

Ce « poteau », pourrait bien être ce que l'on appelle « nos blessures » : Ne dit-on pas de quelqu'un qui a eu de graves difficultés durant son enfance qu'il « a chargé » ? Le poteau dont parle Jésus, c'est cette « charge » qui pèse lourd parfois, mais qu'il nous demande de soulever et de porter : c.à.d. de découvrir, d'accepter, de faire avec ! Il demande donc à ceux qui veulent être ses disciples, de bien se connaître, de prendre conscience de leurs faiblesses, de leurs limites, sinon ce sera l'échec. C'est ce qu'il dit à travers les deux petites paraboles : celle de qui veut construire une tour, et de ce roi qui veut partir en guerre. Il faut avoir la sagesse de savoir prendre le temps pour évaluer ses possibilités. Car tout disciple est envoyé pour être témoin du Royaume. Évaluer ses possibilités, nous donne des indices pour savoir où nous pouvons témoigner, et comment nous pouvons le faire. C'est déjà dans le choix de vie, d'un métier, dans les lieux de partage quand vient la retraite, partout où nous choisissons de nous investir !

Ce *poteau*, ce sont aussi ces épreuves qui surgissent tout au long de notre vie. Ces coups durs qui nous plombent mais qu'il faut assumer, dont il faut se relever, qu'il faut soulever et porter tant bien que mal pour continuer à marcher. La foi, dans ces cas-là, nous est d'un grand secours. Car elle nous assure de cette « Présence » qui nous habite et nous communique sa force dans la prière et les Sacrements. Mais la communauté a aussi sa place. Car lors de nos rassemblements, l'Esprit de communion sert aussi de vase communicant. La joie, la paix, la dynamique des uns devient un baume qui allège la tristesse, la souffrance, le mal-être des autres.

Nous ne sommes pas assez conscients des fruits de cette communion qu'établit l'Esprit au sein de toute communauté de croyants. Car elle nous aide aussi à être des disciples, à le rester, en ravivant l'espérance quand souffle le vent du désespoir. C'est pour cela qu'un chrétien n'est jamais seul et que l'on ne peut être chrétien tout seul. Nous formons un seul corps. N'oublions jamais, que c'est ensemble que nous marchons sur le même chemin !